

E. Forment Giralt part d'une analyse approfondie des *Recherches logiques* (1901) de Husserl, pour élargir ensuite ses perspectives. Le volume se compose de deux parties. Les quatre premiers chapitres étudient l'expression : son concept, sa constitution, son contenu significatif et son contenu objectif ; les deux derniers chapitres exposent la « grammaire pure » ou « générale » (c'est-à-dire une science qui étudie *l'a priori* de l'expression) et en cherchent la portée comme fondement possible de la linguistique. À cet effet, sont successivement scrutés le *Cours* de F. de Saussure, les présupposés de la grammaire traditionnelle et de la linguistique historique, le structuralisme linguistique européen (Cercle de Prague, avec Troubetzkoï et Cercle de Copenhague, avec Hjelmslev et Bronckal), ou nord-américain (l'antimentalisme et le descriptivisme de Bloomfield), enfin, le post-structuralisme actuel de Chomsky.

Au passage, on note que Forment s'oppose à la conception de Rossi, qui confond les trois acceptations du concept de « Contenu ». Les conclusions sont quadruples : la phénoménologie légitime pleinement les acquis de la linguistique du structuralisme classique ; la grammaire pure fonde cette linguistique ; au contraire, le structuralisme antimentaliste s'y oppose ; enfin, à la lumière de l'étape présente de la linguistique, on s'aperçoit que la grammaire pure coïncide avec la grammaire transformationaliste. En résumé, « la recherche phénoménologique du langage fonde la grammaire générative, puisque, de la même façon que la description phénoménologique de l'expression fonde la grammaire pure, elle fonde aussi, étant donné la coïncidence entre les deux, la grammaire générative transformationnelle » (p. 336). Espérons qu'une traduction française de ce beau livre paraîtra bientôt !

Alain GUY.

HISTOIRE DES SCIENCES

Rémy CHAUVIN, *La Biologie de l'esprit*. Monaco, Ed. du Rocher, 1985. 15 × 24, 220 p., fig., bibliogr. (« L'Esprit et la matière »).

L'éthologie des insectes sociaux a pour éminent spécialiste le professeur en Sorbonne Rémy Chauvin. Il vient de publier *La Biologie de l'esprit*, ouvrage captivant sur l'Évolution animale entière. Il ne craint pas d'y réfuter son explication par Darwin : une « sélection » comme celle qui isole et améliore nos races domestiques, mais « naturelle » : le « milieu » triant, épanouissant les mutations favorables. Or les mutations sont particulièrement nombreuses (et exploitées expérimentalement) chez la mouche drosophile, et elle n'a pas changé depuis 50 millions d'années, où elle se fossilisait dans l'ombre ; il en va de même des bactéries et autres espèces stables (« panchroniques », fossiles vivants) (p. 23). Notre élevage s'appuie aussi sur une consanguinité ; celle-ci est très rare, même dans les sociétés animales.

Le modelage des races par l'éleveur prolongerait, expliquerait celui des espèces qui, depuis les origines, serait dû au milieu. Mais celui-ci « ne dirige pas grand'chose et autorise à peu près n'importe quoi ». À ses « variations très étendues », la vie oppose « énorme marge de sécurité », immense adaptabilité, pluralité des solutions également fonctionnelles pour un même problème : ainsi l'aile pour le vol, ou les « cablages » pour les états supérieurs du psychisme, dans des « organismes très différents ». Si un dispositif est « compliqué », un autre, souvent à proximité immédiate, sera « très simple ». « Impossible, sauf exception, de savoir si un dispositif organique est nuisible ou utile. » Il pourra ne devenir utile qu'au bout d'une immense évolution (élément de la mâchoire devenant notre système d'audition). Une « spécialisation raffinée » est souvent un luxe. Une adaptation trop étroite « c'est la mort ». Ou l'énorme régression du parasitisme. Mais « l'évolution est orientée » du poisson au batracien et reptile, oiseau ou mammifère ; jamais à rebours. Ceci vers et jusqu'à l'Homme. L'Évolution et l'Homme vont à leurs buts, sans conscience des mécanismes en jeu : « programmatique » et « volonté programmatrice ». Comme notre cerveau sur notre corps, une « volonté évolutive agit sur la matière animée ». Elle est diffuse dans tous les êtres animaux et végétaux et les relie (par exemple l'orchidée et la guêpe qui la féconde) (p. 19-20).

Extrapolons. L'observation même de notre élevage suggère une vision tout opposée à celle de Darwin. Nous la traduirions ainsi : s'il semble, de façon spectaculaire, prolonger l'Évolution par une micro-évolution, ce n'est pas par ses méthodes, mais parce qu'il est œuvre de notre esprit. Comme toute « la biologie », selon le titre de Rémy Chauvin, est œuvre de « l'esprit », de sa poussée.

L'essentiel avait été la réfutation du fixisme : la création, une fois pour toutes (et en une fois...), de toutes les espèces. Par Darwin. Mais aussi par Lamarck, qui avait mieux senti la vie comme cette poussée interne, répondant et s'adaptant aux besoins. Grâce à une « hérédité des caractères acquis » « mille fois maudite ». Mais notre auteur s'en fait le défenseur, après Kammerer, après Tenin, réfutant « l'imperméabilité de l'ADN aux agents extérieurs, grand cheval de bataille de Monod » (p. 58-59).

C'est lui que je résumais ici-même ¹.

Les grosses molécules des vivants sont des architectures parlantes, se donnant, entre elles, messages, instructions. Les combinaisons se sont faites au « hasard ». Après coup est apparue la « nécessité », le « mot de passe », l'édifice moléculaire correspondant. Des « erreurs de code » sont les « uniques sources » de toutes les mutations, de toute l'Évolution. Celle-ci est ainsi ramenée à un « bricolage », selon le mot de François Jacob (p. 19).

Rémy Chauvin la voit plus haute. Comme Teilhard de Chardin, « ce grand visionnaire » (p. 172). Nous avons présenté ici encore ² sa conception si grandiose de l'Évolution. Le tableau de classification de tous les vivants,

1. Michel ROUSSEAU, « Biologie moléculaire et philosophies de la vie », *Revue de synthèse*, t. XCVI, 77-78, janv.-juin 1975, p. 13-33.

2. ID., « *L'Arbre de la vie*, vivante image de l'Évolution chez le P. Teilhard de Chardin », *Revue de synthèse*, t. LXXIX, 9-10, janv.-juin 1958, p. 113-121, 2 fig.

passés et présents, est redressé : dans la poussée d'un « Arbre de la Vie » ; sur une « pré-biosphère » moléculaire. Il porte une cérébralisation croissante, jusqu'au « Phénomène humain ». Celui-ci est « axe et flèche de l'Évolution ». Il concentre les espoirs d'avenir de la Noosphère, c'est-à-dire de la Biogenèse, c'est-à-dire, finalement, de la Cosmogénèse.

L'Arbre, triomphe de la « branche » végétale de l'Évolution, la symbolise ainsi tout entière. Rémy Chauvin insiste sur des rapports directs, à distance (p. 196), entre cette branche végétale et notre branche animale : éclatants et mystérieux de la guêpe à l'orchidée ; peut-être à découvrir jusque chez l'Homme. Expérimentalement.

Pour éclairer l'Évolution, Rémy Chauvin croit donc à l'expérimentation.

Comptent surtout un bilan d'ensemble, une orientation générale, que l'ouvrage dégage avec humour. L'humour même de la Vie. Elle n'est pas rationalisme rigide, prévisible, économe de ses fins comme de ses moyens. Elle vise le luxe, le décoratif comme le fonctionnel, avec des imitations (tel le mimétisme), des exagérations nuisibles, comme pour se caricaturer elle-même. Elle improvise, elle invente, elle va jusqu'au bout dans des créations multiples, volontiers opposées et les plus improbables. Sa création est jeu, sinon espièglerie, art pour l'art. Elle monte toujours, tel l'alpiniste, comme à plaisir, par goût du risque.

Ainsi, dans les solutions locales, par des organes rivalisant avec la gamme de nos outils et de nos techniques, jusqu'au Néolithique (élevage, agriculture) et à notre toute récente « culture pure » (de champignon par la fourmi Atta, p. 100). Ainsi, dans ses grandes innovations, ses grands « paris » successifs sur la montée du psychisme : d'abord chez les insectes de ce type, en superorganisme plutôt qu'en société (p. 110). Ce jaillissement inventif récuse « matérialistes et mécanistes », leur explication du « compliqué par le simple ». Il « culmine dans l'homme » (p. 173).

Au total, une vision de la biologie nouvelle ou renouvelée par un « retour aux sources » et un décroisement des disciplines ; un appel à des expériences révolutionnaires ou suggérées : une « mutation », peut-être, de la pensée scientifique. Une « hésitante méditation ». Un riche dossier (dans lequel un index serait souhaitable). Il se lit toujours avec un extrême intérêt, sinon une entière conviction.

Dr.-Vre. Michel ROUSSEAU,
de l'Académie vétérinaire de France.

Michel DELSOL, *Cause, loi, hasard en biologie*. Préf. de Pierre-Paul GRASSÉ, Postf. de François DAGOGNET. Paris, Vrin, 1985. 16,5 × 24,5, VII p., 241 p. (« Science, histoire, philosophie »).

Un embryologiste s'aventure en terre philosophique. Le livre de M. Delsol est un plaidoyer pour une épistémologie à la mesure de la biologie contemporaine. On chercherait en vain cependant dans ce livre médité quelque nouveauté épistémologique fracassante en quête de succès médiatique. L'auteur part du

constat que le biologiste en son laboratoire use à tout moment des concepts de cause, de loi et de hasard. Or l'analyse épistémologique de tels concepts est traditionnellement menée en référence aux sciences exactes. L'objet du livre est d'examiner la pertinence des outils conceptuels classiques de la philosophie des sciences pour le biologiste.

L'ouvrage est issu d'un cours, et il en garde l'aspect didactique. L'auteur recourt massivement à de longues citations, destinées à caractériser pour chaque question l'éventail des options épistémologiques offertes au biologiste. L'un des mérites du travail de M. Delsol est précisément dans la prudence et la modestie avec lesquelles il aborde les questions les plus difficiles. Comme le souligne à juste titre Fr. Dagognet dans la Postface, ce livre de praticien-théoricien, à l'instar de la célèbre réflexion méthodologique de Claude Bernard, a des allures d'« exercice d'éclaircissement ». Rien n'est plus opposé à la méditation de M. Delsol que l'extrapolation visionnaire et la généralisation hâtive, rien n'est plus contraire à son style qu'un certain ton grand seigneur si fréquent dans les confidences philosophiques de tant de scientifiques. Il s'agit en fait de mettre au clair, de traquer jusque dans leurs chausse-trapes les concepts épistémologiques dont le biologiste se sert effectivement dans sa pratique quotidienne : causalité, condition, corrélation, analogie, hasard, finalité.

Le livre de M. Delsol est cependant bien plus qu'une anthologie ou un manuel. La modestie du ton, la simplicité du propos, l'allure didactique ne doivent pas faire illusion. Il ne s'agit pas seulement de repérer les dérapages qui menacent le biologiste et le philosophe à l'interface de leurs disciplines respectives. Le titre du livre dessine à vrai dire très délibérément, bien que discrètement, les contours d'une philosophie biologique qui va bien au-delà de l'hygiène terminologique.

L'ouvrage se développe en effet tout entier à partir de cette affirmation de Lehninger que la biologie est « une sorte de superchimie qui inclut mais qui en même temps transcende le domaine traditionnel de la chimie » (Lehninger, *Biochimie*, Paris, Masson, 1977). Le paradoxe de la biochimie est que, dans le moment même où elle montre que les macromolécules constitutives des êtres vivants se conforment à tous les principes physiques et chimiques de la matière inerte, elle convainc aussi qu'il y a une logique moléculaire de l'état vivant qui ne se réduit pas à la physico-chimie de l'inerte. C'est plutôt celle-ci qui apparaît comme un cas particulier, voire une simplification des lois de la matière vivante. Comme l'ont souvent remarqué les physiciens et chimistes, en cela plus avisés que leurs collègues biologistes davantage enclins à un réductionnisme hâtif, la biologie moléculaire a enrichi la matière plus qu'elle n'a appauvri la vie. M. Delsol ne revendique pas la paternité de cette vision de la biologie contemporaine. Mais il y trouve argument pour récuser l'opposition désuète de l'uniformitarisme réductionniste et du vitalisme, et par-delà, l'épistémologie naïve commune qui maintient la polémique. Car on a vite fait, d'un côté comme de l'autre, d'invoquer la complexité et l'historicité des phénomènes vitaux pour refuser toute signification sérieuse aux concepts de cause et de loi en biologie. On a vite fait, soit en conséquence d'un réductionnisme hâtif, soit en réaction à celui-ci, de proclamer la singularité irréductible du fait biologique, et de se refuser à penser la positivité spécifique des sciences de la vie.

C'est à l'encontre de ce laxisme que M. Delsol défend trois thèses qui correspondent à la trilogie conceptuelle du titre. La première concerne le concept de cause en biologie. L'auteur s'insurge contre ceux, nombreux, qui estiment que le concept de cause devrait disparaître sous prétexte qu'il correspondrait à un tout indéfinissable. L'argument est presque toujours le même : il faut — dit-on — parler des conditions et non de la cause des phénomènes. Le concept de cause devrait donc disparaître au profit de celui d'association fonctionnelle. Classique dans l'épistémologie des sciences exactes, cet argument prend l'allure d'une évidence chez les biologistes, ardents à rappeler la complexité de leur objet. Or c'est là une erreur profonde. Plutôt que de réduire la cause à un nébuleux concept du faisceau des conditions, il faut dire qu'une cause n'est définie que par rapport à des conditions spécifiées. La complexité de l'être vivant ne change rien à l'affaire. Au contraire, elle accroît l'exigence de stipulation des conditions, ce que M. Delsol exprime en un « principe de la précision des énoncés ». Lorsqu'on définit avec assez de précision l'élément sur lequel une cause agit, le concept de cause reprend tous ses droits. Plusieurs exemples empruntés à l'embryologie et à l'éthologie, disciplines trop souvent invoquées en faveur d'une épistémologie holiste, illustrent très suggestivement ce principe. Ainsi est-on fondé à parler d'une hormone comme de la « cause » d'un événement embryologique pour autant que l'on ait suffisamment défini le stade de développement et les caractéristiques populationnelles du matériel sur lequel on travaille. L'embryologie causale contemporaine, loin d'avoir rendu désuète l'embryologie descriptive, a exigé un affinement sans précédent des méthodes et des résultats de celle-ci.

La seconde thèse est qu'il y a des lois en biologie, autant et davantage que dans les sciences exactes. Pourtant les biologistes répugnent à employer le mot, préférant en général celui de « propriété », ou même simplement celui de « phénomène ». Or, comme l'avait jadis noté Meyerson, la distinction entre loi et propriété n'est pas rigoureuse. Dans les sciences exactes, on a tendance à réserver le terme de loi pour les phénomènes les plus généraux, et à parler de propriétés pour ceux qui exigent que l'on spécifie un plus grand nombre de conditions (par exemple, le soufre fond à 114°). Il est clair qu'en biologie, le nombre de conditions à spécifier est idéalement très grand, et l'on comprend qu'on préfère presque toujours parler de « propriétés ». Il n'en reste pas moins qu'en parlant de « propriétés », le biologiste a en tête la même chose que le chimiste qui parle des propriétés des éléments, savoir des « lois en puissance », ou des « lois approchées ». Les difficultés inhérentes au concept de loi ne sont donc pas fondamentalement différentes en biologie de ce qu'elles sont dans les sciences exactes.

La partie la plus originale de l'ouvrage porte enfin sur la notion de hasard. L'auteur s'appuie sur la célèbre définition de Cournot : le hasard consiste dans la convergence de séries causales indépendantes. Il fait remarquer que si l'on adopte ce concept du hasard, il devient impossible de soutenir en quelque manière que ce soit que le hasard produit quelque chose par lui-même. La définition de Cournot conduit plutôt à dire que le hasard aboutit à placer un objet du monde matériel dans le cadre d'une loi. Ainsi une mutation génique révélera-t-elle une

potentialité morphogénétique du système dans lequel elle apparaît. Le rôle du hasard, en biologie comme ailleurs, se limite donc toujours à susciter l'entrée en jeu, ici de telle loi, et là de telle autre loi. Il n'y a donc pas de sens à dire, comme l'a fait Monod, que dans l'évolution biologique, le hasard serait « converti » en ordre ou en « nécessité » par la « machinerie de l'invariance ». Mais il est tout aussi illogique de récuser le hasard dans l'explication de la nouveauté évolutive, et de vouloir le remplacer par des lois inconnues et à découvrir. Cette attitude, épistémologiquement caractéristique de toutes les formes de lamarckisme, méconnaît le fait que le hasard n'est rien d'autre qu'un phénomène qui fait apparaître des lois elles aussi inconnues. Bref, le concept de hasard ne s'oppose pas à celui de causalité, qu'il présuppose, mais à celui de finalité, car la finalité, entendue comme intentionnalité, pourrait être adéquatement caractérisée comme la rencontre de séries causales dépendantes. Où l'on voit, qu'au fond, un acte finalisé ne saurait faire plus que le hasard.

Le livre de M. Delsol est de ceux qu'on ne devra pas s'empresse de juger trop hâtivement, par un effet de conformisme rhétorique. On peut regretter que l'auteur ait voulu conserver à l'ensemble la forme qu'il a d'abord eue dans des notes de cours, avec ce que cela suppose de temporisation et de récurrence. La pensée de l'auteur eût assurément gagné à être davantage développée pour elle-même, et tel ou tel développement préliminaire à être abrégé. Mais outre que cet aspect de l'ouvrage en fait un instrument de travail, la volonté de M. Delsol a été de reprendre *ab initio*, et sans ellipse, la totalité des notions qui habitent l'épistémologie spontanée du biologiste. Ce primat intransigeant de la méthode sur la rhétorique produit un livre qui se refuse à séduire, mais qui donne à méditer.

Jean GAYON.

Danielle JACQUART, Claude THOMASSET, *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*. Paris, P.U.F., 1985. 15 × 21,7, 269 p. (« Les Chemins de l'histoire »).

« Tout désir de mieux connaître l'homme du Moyen Âge doit se tourner vers les représentations du monde qu'il nous a léguées. »

Tardivement, il faut le constater, la sexualité qui occupe un rôle central en psychologie ou en ethnographie, est devenue, démographie aidant, un nouvel objet pour l'historien des mentalités et des comportements. Cet intérêt, reflet depuis une quinzaine d'années de préoccupations contemporaines et de barrières progressivement franchies, a vu fleurir des travaux pionniers comme ceux de John T. Noonan, Philippe Ariès, François Lebrun, Jean-Louis Flandrin, Pierre Darmon ou encore Jean Leclercq. Il revient aujourd'hui à Danielle Jacquart, historienne des milieux médicaux, et à Claude Thomasset, récent éditeur et commentateur du *Dialogue de Placide et Timeo* — œuvre révélatrice de l'esprit encyclopédique du Moyen Âge — d'aborder le sujet en s'appuyant essentiellement sur les écrits scientifiques, c'est-à-dire médicaux et encyclopédiques.

Leur réflexion sur la sexualité médiévale est justifiée par sa place « au cœur des préoccupations des théologiens et des médecins ». Privilégiant le discours de ces derniers, ils nous entraînent à décrypter minutieusement un type de sources en les replaçant dans l'univers mental, l'imaginaire qui les ont façonnées : Marie-Christine Pouchelle a bien montré, à propos de la *Chirurgie* d'Henri de Mondeville, la richesse de cette démarche, sans laquelle il serait vain de chercher un quelconque substrat opératoire. Approcher ainsi la sexualité médiévale fournit donc, par la méthode et les implications du sujet même, une clé sans doute capitale permettant d'accéder au plus intime de cet univers, et de le voir se construire et fonctionner dans ses rapports multiples (intellectuels, moraux, sociaux, psychologiques, culturels, affectifs et physiologiques) avec le corps, ce réel à la fois proche et inaccessible.

L'étude synchronique éclaire ce prisme d'autant de facettes par lesquelles la réalité s'est trouvée représentée. La « quête des mots », tout d'abord, véritable « archéologie » du langage anatomique, dévoile en particulier à partir des *Etymologies* d'Isidore de Séville, la complexité d'une perception souvent inconsciente, multivalente ; les règles en sont peu à peu livrées — juxtaposition, superposition, reproduction, déformation — dont la dialectique entre pratique et théorique, descriptif et symbolique atteste les enjeux. Peut-on, au terme d'une évolution que les auteurs suggèrent avec finesse, parler à la fin du XIII^e siècle, plus avant qu'après, d'« intrusion du réel » ? La pression des influences extérieures apparaît clairement s'agissant des aspects physiologiques : si le cadre du système reste largement redevable aux conceptions de l'Antiquité, la polémique sur le sperme féminin, par exemple, se trouve renforcée des fantasmes en cours sur la femme et les mystères de sa mécanique corporelle insondable. La finalité même du coït prend en compte la notion d'équilibre d'où la dimension psychologique n'est pas évacuée. Le plaisir et l'érotisme — qui font l'objet du chapitre sans doute le plus réussi — semblent avoir une part « moins dissimulée » que celle des siècles postérieurs au Moyen Âge ; ils impliquent une maîtrise de la sexualité qui donne aux femmes une fonction déterminante : en sous-estimer l'efficacité, ce dont les auteurs au contraire se gardent bien, ne renvoie-t-il pas à un héritage historiographique à dominante masculine ? La réaction de certains clercs, au XIII^e siècle, montre qu'ils ne s'y sont pas trompés : c'est à eux, un siècle plus tôt, que s'adresse en forme de clin d'œil le *De Amore* d'André Le Chapelain, sommet érotique — à condition d'une lecture initiée — de toute la littérature courtoise, moins innocente qu'on pourrait le croire. Après une phase de codification au XI^e siècle, les médecins subissent son influence, conjuguée à celle de la littérature arabe. Les excès de la sexualité ou ses déviations, supposant l'établissement d'une norme, sont tributaires de la « grille des tempéraments » : la zoophilie échappe totalement au regard médical, alors que la masturbation féminine ou masculine, si elle pose le problème des pollutions, n'est que la tentative d'un rééquilibrage, jugé parfois nécessaire. En revanche, l'homosexualité, « corporellement aberrante », ressort d'une condamnation morale sans appel, justement parce qu'elle sort de la logique interne du système médical. La pathologie constitue le dernier volet de l'étude : la pensée des théologiens et des juristes imprègne les développements des médecins

sur l'impuissance ; l'hystérie ou suffocation de la matrice, imputée à une excessive continence, doit de ce fait trouver remède dans une satisfaction contraire, tandis que la perception des maladies vénériennes — en l'absence de syphilis — est étroitement liée aux capacités du diagnostic ; l'apparente immunité féminine suscite des fantasmes et accompagne les conceptions morales encadrant le discours médical : on sent alors celui-ci captif d'une mentalité qui rend utopique son autonomie.

D'un ensemble, par ailleurs exemplaire de ce que devra être demain une véritable histoire de la médecine, ce dernier chapitre, plus descriptif que réellement explicatif, n'apparaîtra pas sans faiblesses : le petit jeu d'identification nosologique contredit le propos général des auteurs, les obligeant à glisser du système de la représentation médiévale vers celui en vigueur aujourd'hui. La partie consacrée à la lèpre, par exemple, aurait pu faire davantage ressortir le déplacement sémantique de ce concept utilisé comme métaphore dramatique polyvalente mais non exclusive par les théologiens du IV^e au IX^e siècle au moins, et les modalités de son insertion, selon les usages de la compilation, au sein du discours médical postérieur. Des critiques récentes ont été formulées à ce sujet par Luke Demaitre (*Bull. of Hist. of Med.*, 1985, p. 327-344 ; voir également nos observations sur le diagnostic médiéval de la lèpre, *Histoire des sciences médicales*, I, 1986, p. 57-66). Le dossier de la lèpre et de ses rapports (?) avec la sexualité au Moyen Âge sera-t-il un jour repris, dépouillé d'une tradition historiographique qui s'est toujours complue aux amalgames ? Échapper à quelques relents de positivisme n'est jamais simple : les conditions dans lesquelles s'élabore le discours médical, parfaitement retracées, autoriseraient-elles à juger d'une efficacité correspondant à nos valeurs et modèles contemporains et n'est-ce pas curieusement sortir du propos que d'attendre (p. 164) que les explications d'un Constantin l'Africain « nous satisfassent » ?

Au demeurant, la découverte du sens structurel de ce discours, à travers « l'opacité du vocabulaire » et sa « pluralité des sens » fait de ce travail un ouvrage fondamental. Il conduira à effectuer une synthèse avec des œuvres « classiques », impossibles à ignorer mais hélas tenues en leur aire cloisonnée : Freud, Foucault... Comment, avec Danielle Jacquart et Claude Thomasset, ne pas être convaincu que le système engendré par la sexualité, les mécanismes de sa perception et, par-là, de sa maîtrise, ne puissent « fournir un modèle à d'autres recherches scientifiques et spirituelles » ? Ce n'est pas « utiliser » une source, mais plutôt la servir.

François-Olivier TOUATI.

Naissance de l'ethnologie ? Anthropologie et missions en Amérique, XVI^e-XVIII^e siècle. Textes rassemblés et présentés par Claude BLANCKAERT.
Paris, Cerf, 1985. 13,5 × 21,5, 267 p. (« Sciences humaines et religion »).

It was a truism of nineteenth-century anthropology, bent as it was on constituting itself as a unique discipline, that the trained anthropologist's commentary on exotic peoples was much superior to that of naive or « biased » observers such as voyagers, traders, and, particularly, missionaries. In twentieth-century historical studies of early anthropology, there has remained a tendency

to accept the anthropologists' self-valuations and to endorse their emergent positivistic judgment of the ethnographic labors of missionaries and other observers unschooled in anthropological technique. Missionaries, it is often said, contributed « valuable empirical data » but in analysis and interpretation viewed alien cultures solely through the prism of Christian dogma. Their stake in potential converts banished « objectivity », the first desideratum of « scientific anthropology ».

In recent years, however, as the « interested » character of all scholarship has come to be recognized (and, too, as the contest between science and religion has lost its immediacy), scholars have shown greater willingness to view the missionary endeavor in a sympathetic light and even to perceive in it special virtues. James Clifford's *Person and Myth : Maurice Leenhardt in the Melanesian World* (Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1982) is an excellent case in point. Clifford suggests that much of Leenhardt's success as an ethnologist stemmed from his lifelong attempt to achieve a sense of reciprocity, and to engage in dialogue, with his Melanesian companions. Leenhardt tried consistently (though not always successfully) to eliminate the psychic distance that separates the trained ethnologist from his « subjects ». The work under review, a collection of papers presented at Créteil on June 4, 1983, by members of the research group in the history of anthropology of the Institut de recherche universitaire d'histoire de la connaissance, des idées et des mentalités de l'université de Paris XII, contains some studies that are conceived in a similar vein, others that insist on the special character of « incomprehension » among missionaries whose insistence on Christian universalism and related dogmas erected a barrier to recognition of the pure « other-ness » of native Americans.

All the contributors take as their point of departure missionary work and writings in the Americas from the sixteenth to the eighteenth centuries. Blanckaert's introduction previews some of the book's themes : the missionaries' contempt for cultural diversity, their foredoomed attempts at translating American languages and concepts, their weighty contribution — whatever the conversion « strategy » — to the deculturation of American peoples, the paradoxically great value of their observations for subsequent scholarship, their situation within the terrain of a « classical humanism » now abandoned by a « pluralist and discontinuous » anthropology.

Some of the contributions stray far from these points of reference and one would have liked very much to read the discussion and argument that no doubt accompanied the diverse presentations. To quickly survey these : Claude Bénichou takes a look at the *Histoire universelle des missions catholiques* (Paris, Grund, 1956) and illustrates its utter unawareness of the context of missionary thinking ; he demonstrates in particular that the boundaries of « race » were set for Spanish missionaries by the *limpieza de sangre* debates in early modern Spain. Françoise Weil surveys the Jesuit presence in New France in the seventeenth and eighteenth centuries, concluding that the missionaries saw Amerindians as utterly stupid and thus in their work wholly lacked « une véritable dimension d'anthropologue ». Exploring themes he has broached in his other works,

especially *L'Écriture de l'histoire*, Michel de Certeau dissects the frontispiece to Lafitau's *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* (1724). Intriguing as it is, this piece seems out of place here since Certeau's contention that « writing science » denied the legitimacy of oral tradition says little about the specific role of missionary ethnography. Lafitau is again on view in Jean-Louis Fischer's piece, which argues that Lafitau accepted on Iroquois testimony the existence of American « acephalics » not only to bring them (potentially) within missionary purview but more importantly to link them with acephalics of Old World legend, thus supporting at once the theses of monogenism and of an Asian landbridge to America. Sylvain Auroux and Francisco Queixalos describe Pere Breton's linguistic work in the seventeenth-century French Antilles. Their argument that early linguists forced indigenous languages into European lexical, syntactical, and grammatical categories is not new, but the demonstration, which focuses on the special perplexities of the missionary translator, is excellent. The Moravian Brothers' missions in the Danish Antilles in the eighteenth century are the subject of Britta Rupp-Eisenreich's piece, of which more below. The contributions of Patrick Menget and Thierry Saignes treat the enfeebled missionary ethnography of, respectively, the Jesuits in the Amazon, and of Jesuits then Franciscans among the Chiriguano of Paraguay/Bolivia.

There is a good deal of interesting work here, but Rupp-Eisenreich's finely nuanced piece is exemplary. In it she insists on the specificity of the missionary experience : not all missionaries were alike. She argues that the Moravian Brothers, who were outsiders within their own native culture and who to a certain extent shared in the experience of their potential converts (doing manual labor, foregoing the services of domestics, sharing meals), came closer to understanding indigenous life than did other whites or more conventional missionaries. But she recognizes that they too remained strangers to the « ressorts profonds » of the slaves' existence. In extension of this claim that some kind of actual shared experience underlies comprehension, Rupp-Eisenreich traces the fate at the hand of savants of a detailed summary of indigenous life undertaken by C. G. A. Oldendorp in 1767-1768 at the behest of the Brothers' founder Count Zinzendorf. Oldendorp, working with some fifty « informants », recorded — in a manuscript of some 3000 pages — answers to questions on family and sexual life, law, beliefs, origin-myths, customs, and social organization. His work was later edited for publication by an associate, who converted much of Oldendorp's detail into « general concepts », and was then freely adapted by ethnologists including Christoph Meiners, L.-F. Jéhan, and James Cowles Prichard. B. Rupp-Eisenreich concludes that these multiple readings subjected Oldendorp's work, originally interesting and abundant, to « les manipulations d'une théorisation prématurée ». Whereas this volume frequently charges missionaries with failing to see around or beyond their *a priori* dicta, Rupp-Eisenreich makes it clear that the vision of savants was no less blinkered, though by an altogether different set of commitments and « interests ». In her view preconceived scientific theory could be — quite as fully as religious dogma — the imperious master of observation and experience.

It seems to me that this piece undercuts the claims made elsewhere in the volume that missionaries were particularly obtuse observers, whose commitment to Christian and « classical humanist » doctrines encouraged them to ignore the fundamentally alien quality of indigenous American life. The implication of Rupp-Eisenreich's work is rather that the missionary, since longer present and more directly engaged in the life of the local culture, had at least the opportunity for a truer and more fully mutual comprehension than that possible for observers trained to fix the cool gaze of a putatively disinterested scholarship. This is, I would argue, an important claim not only for historical understanding of why Europeans were so frequently dead wrong in their observations of alien cultures but for present-day ethnological practice, which must — if it is to survive — transcend the Observer/Observed relation that in the postcolonial age so justly infuriates the peoples watched.

Elisabeth A. WILLIAMS,
Department of History,
University of Georgia,
Athens, Georgia (U.S.A.).

HISTOIRE

Moses I. FINLEY, *Économie et société en Grèce ancienne*. Introd. de Brent D. SHAW et Richard P. SALLER, trad. de l'anglais par Jeannie CARLIER. Paris, La Découverte, 1985. 13,3 × 22, 322 p., bibliogr., index (« Textes à l'appui »).

— *L'Invention de la politique : démocratie et politique en Grèce et dans la Rome républicaine*. Préf. de Pierre VIDAL-NAQUET, trad. de l'anglais par Jeannie CARLIER. Paris, Flammarion, 1985. 14 × 22, 224 p. (« Nouvelle bibliothèque scientifique »).

Économie et société..., traduction pour l'essentiel de *Economy and Society in Ancient Greece* édité à Londres en 1981, réunit dix articles, parus entre 1953 et 1978 dans des revues qui ne sont pas toujours aisément accessibles : ils sont regroupés par grands thèmes : 1) La cité antique (quatre articles traitant de la Grèce ancienne), 2) Servitude, esclavage et économie (six articles consacrés au monde grec et à Rome). Chaque étude est complétée par une utile mise au point bibliographique qui autorise une mise à jour critique des questions abordées.

L'Invention de la politique (édition anglaise : *Politics in the Ancient World*, Cambridge University Press, 1983) fait porter la réflexion sur les modes d'acquisition et d'exercice du pouvoir dans l'Athènes classique et la Rome républicaine : d'histoire différente, mais de fondements économiques et sociaux apparemment semblables, ces deux cités, soumises à une analyse comparée, s'éclairent mutuellement institutionnellement, socialement et idéologiquement.